

les premiers coups, comme le général Thomas Power, du commandement aérien stratégique des États-Unis l'a dit en ces termes: «Je suis d'avis qu'on ne peut empêcher une guerre à moins de pouvoir en déclencher une», notre camp me cause aussi des inquiétudes. Au cours de cette croisade, il nous faudra peut-être froisser les susceptibilités de quelques Américains, mais nous leur rendrons un grand service...

M. Drysdale: Que faites-vous des susceptibilités des Russes?

M. Pitman: Et même celles des Russes aussi—si nous les protégeons contre la minorité irréflectie dans leurs propres rangs. On devrait lancer une campagne pour convaincre M. Khrouchtchev que ses craintes ne sont pas fondées. A mon avis, notre propre secrétaire d'État aux Affaires extérieures a beaucoup accompli dans ce domaine. Nous devons montrer que nous sommes prêts à prendre un autre parti que la concurrence militaire, soit la concurrence économique. Naturellement, une partie du monde communiste se doute bien que nous ne voulons pas de ce genre de concurrence, que nous ne sommes pas prêts à y faire face. Comme le secrétaire d'État aux Affaires extérieures l'a souligné, il nous faudra faire des sacrifices; ainsi il nous faudra donner une aide de plus en plus considérable, partager un pourcentage accru de notre produit national brut, offrir de plus amples occasions de formation, en un mot, relever le niveau de vie des deux tiers des hommes qui se couchent le ventre vide tous les soirs, de manière à enlever tout attrait au communisme.

Ainsi que l'a déclaré le secrétaire d'État aux Affaires extérieures, cela prendra du courage, soit le courage de croire aux bonnes intentions de ceux qui semblent être nos adversaires, non pas nécessairement le courage ou plutôt la témérité qui nous porterait à nous échauffer, à brandir des drapeaux et à crier des «slogans». Cette espèce de courage est peut-être supérieure à l'autre. Le secrétaire d'État aux Affaires extérieures a bien raison de dire que nous devons faire preuve d'une foi capable de transporter les montagnes, peut-être même une foi et une bienveillance qui rendront la tyrannie soviétique sympathique au monde occidental. Nous avons le temps pour nous et le Canada doit s'acharner à gagner du temps. La Russie de Khrouchtchev n'est pas la Russie de Staline. Elle s'est rapprochée de nous et nous devons sans cesse l'encourager à continuer dans ce sens.

D'autres questions méritent aussi l'attention du secrétaire d'État aux Affaires extérieures et de son ministère, même si elles sont rejetées dans l'ombre par la menace qui pèse

actuellement sur Berlin. Il y a la reconnaissance de la Chine communiste et la question d'en saisir les Nations Unies. Notre groupe croit que la chose s'impose, qu'il faut peut-être avoir deux Chines. Le moyen, autrement, d'atteindre au désarmement, car, comme l'a dit l'honorable député d'Essex-Est, il se peut fort bien que la pression viennoise de l'Extrême-Orient. Nous serions bien avisés de tenter de réduire cette pression. Donc au besoin de critiquer nos alliés.

J'ai écouté avec intérêt les propos tenus sur l'Amérique du Sud. Voilà vraiment un problème qui se pose à notre propre porte et que nous devons bientôt attaquer.

Il faut placer sa confiance où il est mieux de la faire, c'est-à-dire dans les Nations Unies. Il faut affermir et appuyer les Nations Unies comme le Canada et le premier ministre l'ont fait quand ils ont accordé leur entier appui au secrétaire général. Il faut rendre fortes les Nations Unies, en faire vraiment une force de police. Voilà réellement sur quoi il faut compter.

M. White: Aujourd'hui, monsieur le président, les membres de la Chambre ont écouté avec grand intérêt les discours prononcés ici sur les affaires mondiales et ils sont fiers du bon sens dont ont fait preuve les participants à ce débat. Je ne puis en dire autant du dernier discours que nous venons d'entendre. Si quelqu'un se réjouit de tels propos, ce sera à Moscou et non à Ottawa. Je voudrais que les Canadiens lisent ce discours, le soulignent et notent les idées et les objectifs du Nouveau parti si nous avons là un indice de la pensée gauchiste de ses membres. Je recommande sérieusement aux Canadiens de réfléchir calmement au discours que nous venons d'entendre.

Toute l'histoire devrait être pour nous un enseignement et pourtant nous ne savons pas l'étudier comme il faudrait et en tirer les leçons qui en découlent. Comme nous oublions vite les leçons du passé et comme nous n'en faisons pas grand cas! Nous avons aujourd'hui entendu parler de neutralisme et des 25 nations réunies à Belgrade qui ne sont engagées ni envers l'Ouest ni envers l'Est. Ces 25 nations ont été bouleversées et horrifiées quand on a mis fin à la suspension des essais nucléaires qui durait depuis trois ans. Comme nous oublions vite la Hongrie, le Tibet et d'autres régions du monde! Comme nous oublions vite les promesses que chacun a entendues deux ou trois fois dans sa vie, mais qui furent ensuite prestement violées au moment propice. A la longue, tous les pays devront choisir. Si une guerre survenait—que Dieu nous en préserve!—il n'y aurait plus de neutralisme.

Le neutralisme de M. Nehru a reçu un rude choc quand le Tibet a été attaqué, ce